

en soi

Pourquoi je suce des bites alors que je suis AMAB (assigné mec à ma naissance en 1995 en Haute Savoie) ?

Pendant toute mon enfance, on m'a dit que 1) j'étais un homme et que 2) les hommes ne doivent pas sucer de bite. C'est qui "on" ? C'est (des personnes de) la famille, l'éducation nationale, la psychiatrie, la police, etc. Qui m'ont dit, d'une manière ou d'une autre, que c'était horrible et mal et rabaissant de sucer des bites, et que j'étais un homme, et que c'est uniquement les "vrai" femmes qui devaient me sucer la bite.

Et un jour j'ai rencontré des homo. Qui m'ont dit que sucer la bite c'est fun, rigolo, un acte d'amour, bref des choses positives. Et ces grâce à ces homo que je suis devenu homo. C'est eux qui m'ont ouvert la porte à ce choix. Donc je suis devenu homosexuel à la fois parce que (entre autres) à un moment j'ai décidé de sucer une bite, et à la fois car ce choix m'a été rendu possible par des homosexuels qui se sont organisés politiquement concrètement, pour que ça soit possible, que je suce leur bite. Évidemment ça se résume pas à ça mon (et nos) homosexualité mais c'est pour schématiser, c'est un exemple. Et pour rappel j'ai écrit un texte qui s'appelle "j'ai choisi d'être trans" et qui explique exactement ça pour ma transidentité.

Donc, par exemple, quand je dis bravo les polyA je deviens polyA, car je trouve pas de bitch pas polyA : je dis, bravo, parce que déjà le polyA je pense que c'est une meilleure manière de relationner que le couple-monogame-mariage-avec-enfant. Et je dis aussi que de fait, dans nos commu, le polyA est tellement répandue que concrètement ça me pousse à l'être. Mais tant mieux en fait ! Il y a pas de mal à reconnaître que je suis aussi conditionnée positivement dans mes choix parfois.

Bon parfois j'associe ces félicitations d'une critique : ya certains mecs, vous traitez un peu les meuf trans comme de la merde, je considère que VOTRE polyA ne me sera pas bénéfique, donc je ferai ça uniquement avec des meuf trans. C'est mon petit choix personnel, mon compromis, conditionné par mon petit vécu. Il changera j'espère, et j'ai confiance pour qu'il change, car je suis assez optimiste malgré tout.

Je sais que plein de gens ne pensent pas leur sexualité/transidentité en utilisant cette notion de tension entre le choix et 2) les conditions (=ce qui amène à) ce choix. J'essaie de pas parler brusquement car je respecte que des personnes LGBT se politisent différemment de moi, et que ces différences politiques n'empêchent pas qu'on est dans le même bateau à la fin, et que ça pue la merde de partout donc j'ai d'autres choses à faire que de me disputer avec vous.

Mais en fait les gens qui commencent à dire (de manière détournée..) que le polyA c'est un truc totalement inné chez eux, ça suffit là. (Vraiment j'ai entendu des trucs comme ça, on dirait une blague mais bon). Vous avez déjà fait toute les lettres de l'alphabet LGBT comme ça, ça devient un peu ridicule.

Je vous souhaite à tous et à toutes de comprendre le monde, car en comprenant le monde, on comprend les forces qui nous poussent à faire tel ou tel choix, et en comprenant ça, on fait d'autres choix, et on devient libre.

Peut être que ça vous choque que je mette polyA et truc LGBT dans le même sac. Mais en fait l'homosexualité, le lesbianisme, la bisexualité, et la transidentité, je les vois comme une manière de relationner avec les autres, donc c'est pour ça que je mets ça avec le polyA. Je ne suis pas trans que de moi même a moi même, je suis trans dans une relation aux autres : quand je demande aux autres de m'appeler avec un nouveau prénom, c'est exactement ça par ex. Quand je me fais pousser les seins avec des oestro, c'est aussi pour relationner avec le monde, pour que quelqu'un les embrasse avec amour...

Les folies sont aussi des manières de relationner avec les autres, avec le monde. Les folies sont des manières de communiquer et de comprendre différentes. Donc on peut penser tout les diag/ folies comme ça, pas uniquement les diag LGBT ! Ce qui est appelé autisme, schizophrénie, bipolarité, borderline, ce sont des manières de relationner avec le monde et les autres. Le problème de la psychiatrie et de ses concepts-diagnostic, c'est qu'elle redéfinit nos manières de relationner avec le monde et que le but de ses définitions n'est pas de nous libérer mais de nous faire perdre de la liberté, de l'autonomie. Les psy me disent que je suis "en soi" schizophrène et me traite en tant que tel. Littéralement, ils me traite comme un schizophrène. Ça a été un combat pour moi de réaliser que je ne le suis pas en soi.

Le diagnostic enferme notre manière de faire en nous même. Le diagnostic psychiatrique est un discours pervers qui convainc beaucoup d'entre nous, vous savez pourquoi ? Parce que le diagnostic psy dit que notre douleur et notre manière de faire, ce n'est pas de notre faute, ce n'est pas notre choix. Quand on a souffert pendant longtemps, et que tout le monde nous disait "c'est de ta faute si tu souffres t'as qu'à faire mieux", le discours psychiatrique paraît libérateur. Mais c'est un piège.

Car si le diagnostic sert à dire que ce n'est pas de notre faute, il dit aussi que c'est la faute de notre cerveau, de nos molécules. Il dit que notre esprit est pur, gentil, et innocent. C'est tentant d'adhérer à cela, surtout quand on se sent coupable. Mais ! Le diagnostic dit aussi que notre corps-cerveau-molécule est méchant, trompeur et douloureux. Donc c'est pas de notre faute mais c'est la faute de notre corps quand même. Le diagnostic psychiatrique sépare notre esprit de notre corps. Et pour pouvoir séparer notre esprit de notre corps, le diagnostic crée la notion même d'esprit, la notion "d'en soi". Ainsi, le diagnostic prétend que nous sommes quelque chose en soi, que nous avons un esprit, caché quelque part dans notre corps, Dieu sait où. Et les psychiatres veulent savoir où aussi, ils cherchent avec les IRM et tests génétiques, ils vont trouver un jour, soit disant...

Le diagnostic nous dé-responsabilise, et ainsi, nous fait perdre notre liberté, car si nous sommes soumis au bon vouloir de molécules incompréhensibles qui agissent sur notre esprit, alors nous n'avons pas vraiment de pouvoir sur notre esprit, sur ce "en-soi" (en-soi fictif, j'en parle après). Quand quelqu'un dit, je n'ai pas fait exprès, c'est la faute de mon cerveau, cette personne renonce déjà à être libre. Voilà comment beaucoup de neuroA renoncent à être libre. Quelle tristesse. C'est pour ça qu'il faut rejeter les diagnostics psy, et réclamer radicalement que nous sommes responsables de nos actes, peu importe notre folie. Il faut réclamer radicalement qu'il y a une explication logique à tout ce que font les fou. Le fou, comme les autres, est dans ses actions un mélange des forces qui le contraignent, et de ses choix. Aucune de ses forces ou de ses choix n'est définitivement incompréhensible, ou définitivement moléculaire. Le fou, comme les autres, peut comprendre ces forces, comprendre ses choix, et être libre.

Ainsi nous regagnons de la liberté. Et bien sûr, on peut admettre que nous ne sommes rien en soi. Nous sommes ce que nous faisons, souvent ce que nous subissons malheureusement, nous ne sommes que et uniquement notre relations avec les autres.

Certaines personnes trouvent cela terrifiant de comprendre que l'on est rien en soi. Mais ce qui est terrifiant, c'est surtout de le vivre. Le fou qu'on enferme en chambre d'isolement expérimente par la force qu'il n'est rien en soi. C'est de la torture. Quand on enferme le fou, on l'empêche de relationner avec le monde. Il ne parle à personne et personne ne peut lui parler. Il ne voit personne, ne peut même pas voir son visage dans un miroir et personne ne peut le regarder. Il ne voit plus rien, n'entend plus rien. Il est seul et rapidement il ne sera plus rien. Des outils comme le temps et l'espace, outil qui permettent de relationner avec le monde et les autres, ces outils s'effondrent aussi. Il ne restera alors rien dans la chambre d'isolement, car il n'y a rien "en soi". Le fou peut tenter de faire subsister un soi en pensant. Penser pour être. Mais c'est intenable très rapidement, cet outil s'écroule aussi en lui-même, ne devient qu'absurdité. Bientôt il ne reste rien. C'est la torture du vide.

Si le fou sort de la chambre d'isolement, et regarde une feuille d'arbre voleter dans le vent, alors il voit quelque chose, relationne avec, et c'est déjà mieux que rien. Il redevient peu à peu.



Beaucoup d'entre nous ne connaissent pas l'expérience du rien, et, d'une manière ou d'une autre, relationneront toujours avec le monde, et donc seront toujours un peu quelque chose. Voilà sûrement pourquoi nous tenons à notre liberté. Notre liberté de choisir ce que l'on veut être.

On est ce que l'on fait, et pour comprendre ce que l'on fait, il faut comprendre les forces qui nous pousse à relationner de tel ou tel manière. Et de cette compréhension vient notre liberté, à agir différemment, à être différent, liberté de choisir. De cette compréhension vient aussi la solution politique à comment remplacer la psychiatrie. Le soin, le care, l'attention, doit être dans notre manière de relationner collectivement ; le soin doit être créé par l'organisation même de notre société, de nos communauté, de nos relations. Le soin, comme le lesbianisme, l'homosexualité, la bisexualité, la transsexualité, comme le polyamour, comme les folies, est une manière de relationner entre nous, une tentative de faire ensemble un peu mieux, un peu différemment, un peu plus libre.

Je fais juste un petit détour pour parler de l'auto-diagnostic. L'auto diagnostic, c'est juste un compromis qu'on fait avec l'Etat et la psychiatrie : on peut dire, bon ok je suis autiste, comme ça je choppe quelques pilules et un peu d'argent (allocations, etc). Mais c'est juste ça, un compromis, qu'on fait pour survivre à court terme. Quand je m'auto-diag "femme", c'est un compromis que je fais avec l'Etat, avec l'état civil notamment. Le pire c'est que dans mon parcours personnel j'ai aussi fait ce compromis avec les autres LGBT, je leur ai dit "oui oui je suis une femme". Je l'ai dit dans mon texte "j'ai choisi d'être trans" : j'ai choisis d'être trans, mais j'ai pas vraiment choisi d'être une femme. J'avais le présentiment qu'en disant "je suis une femme" (alors que j'en ai rien à foutre) à d'autres féministes et LGBT, je pourrai au moins bénéficier d'une certaine solidarité, beaucoup plus qu'en me déclarant "non-binaire" sachant que je suis AMAB. Donc c'était un choix plutôt contraint disons. Bon au final... c'est pas hyper fun d'être une femme trans folle chez les LGBT non plus lol. Auto-diag autiste, auto-diag femme, c'est juste des compromis. C'est logique de se compromettre un peu parfois, on essaie de survivre. Je le redis d'une manière cool pour pas qu'on me casse les couille : nos féminités et masculinités ne doivent être ni des féminités et masculinités de domination, ni des féminité et masculinité de soumission. Et c'est important de le comprendre, pour pas que ça corrompt nos relations qui échappent déjà au contrôle de l'Etat.

En parlant de ce qui échappe à l'Etat, parlons du bloc. Lea manifestant-e cagoulé-e et anonyme qui est dans le bloc en tête de manif n'est pas grand chose en soi. Iel n'a pas de genre, c'est une ombre. Ce qu'iel est, c'est une partie d'un mouvement collectif, ce qu'iel est, c'est ce qu'il faut qu'iel soit pour que la foule combative reste en mouvement et libre, iel est sa relation avec les autres. Je ne suis rien en soi. Le bloc est un espace de liberté.

L'anti psy me permet de lier beaucoup de chose, bcp de folies et de truc LGBT, qui ont été delié par certain-es LGBT elleux meme.

Dans un de mes textes (j'ai oublié lequel) je disais : je ne cherche pas à penser vrai, je ne cherche pas à penser raisonnablement, je cherche à penser juste. Je cherche une pensée qui nous sert collectivement, qui nous est utile. Les définitions de la vérité, du en-soi, et de la raison nous échapperont toujours car elles sont déterminées par des institutions (la psychiatrie mais pas que) dont le contrôle nous échappent. Les "vrai" trans raisonnables qui sont de "vrai" trans ou de "vrai" femme parce que pas malade mentaux, pas fou, qui ont acquis leur légitimité grâce à des médecins disant "oui oui vous vous êtes gentils et logique et pas fou", ces trans là voient l'impasse arriver. De fait, cette pensée-militantisme est à bout de souffle.

Si parier n'était pas un de mes vices, je parirai que le meilleur argument est l'argument de la liberté (et en vrai c'est un pari, j'en sais rien, c'est juste une intuition) : on devrait avoir la possibilité d'être trans car c'est une liberté constitutive de notre humanité de choisir comment on relationne aux autres, tant que ces relations ne sont pas des relations de pouvoir sur l'autre. Mais c'est impossible de mobiliser à fond les ballons l'argument de la liberté si on théorise la transidentité (et autres folies) comme étant uniquement un hasard de la nature, un hasard de nos molécules, un hasard d'un "en soi" insaisissable, et pas un mélange de conséquence de notre environnement et de nos choix personnels. Alors on fait quoi ? On se pose comme des victimes de notre transidentité jusqu'à la fin ? Victime de ce "en soi" que l'on a inventé ? On se pose comme des victimes devant être libérées au cas par cas par des médecins et des juges jusqu'au bout, qui jugeront si notre "en soi trans" est légitime ? Ou on assume que être LGBT c'est aussi un choix, un beau choix, une belle manière de relationner avec le monde, un choix qui si il était ouvert réellement à tous'les créerait un meilleur monde.

Peut-être que je suis trop influencée par mon expérience personnelle, à mon entourage à moi, mais il me semble que l'argument de la liberté est plus puissant si on ne le lie pas à un "en-soi". Par exemple à un repas avec des proches, je dois leur expliquer pourquoi je fais une transition de genre. Si je lui dis que je me sens femme dans mon for intérieur, et que je cherche à libérer ce en-soi de femme en transitonnant ... personne comprend ce que ça veut dire. Parce que personne comprend au fond ce que ça veut dire se sentir femme. Si je dis : "je fais ça parce que ce que je fais ce que je veux", déjà je vois des étincelles briller dans les yeux de certains de mes proches. Parce qu'ils comprennent le désir d'être libre. Et subitement, ce que je fais n'est pas lié à ce que je ressens, donc personne ne débat de mon "ressenti de femme", et tout me monde commence à questionner ce que je fais. Qu'est ce que je fais ? Je me colle des patch d'oestro sur le cul. Les même patch d'oestro que des femmes cisgenre utilisent pour leur ménopause. Quand je vais à la pharmacie prendre mes patch, et qu'une femme cisgenre va à la pharmacie prendre des patch, nous faisons la même chose, nous exerçons la même liberté. J'avais écrit un slogan un jour : liberté pour les folles et leurs molécules. Alors bien sûre, on peut ensuite s'interroger sur ce qui nous permet collectivement d'accéder à ces molécules, dans ce monde horrible dans lequel on vit.

Qu'est ce que je fais d'autres en tant que trans ? J'utilise un autre prénom, un prénom d'usage, comme beaucoup de personne cisgenre d'ailleurs. Mes proches me demandent, mais alors, c'est juste ça être trans ? Ca nous coûte quasi rien, juste quelque effort. C'est juste ça être trans ? Je réponds oui, car j'ai pas le temps non plus de faire un immense discours entre le plat et le dessert. Peut-être que je suis trop influencée par ma vie en pensant comme ça, j'ai eu une vie et un entourage étrange. Ma pensée est aussi le produit de comment mon entourage a accepté l'intérêt de l'accès à l'avortement. Pas juste le droit à l'avortement, mais comment on s'organise pour le rendre effectif. Ma grand-mère avait 7 frères et sœurs. Je m'en fous de penser vrai, je cherche juste des arguments pour nous. Vous me direz si c'est différent pour vous. Je suis aussi le produit de mon parcours politique. J'ai commencé à me politiser dans des luttes contre l'OTAN et le G8. Puis l'antifascisme, et l'anti-psychiatrie. Je n'ai pas eu le malheur de connaître un certain féminisme, ou une certaine lutte LGBT, ou une certaine lutte pour les autistes, ces luttes où les gens se concentrent sur leur "en soi". Alors je sais pas trop si c'est utile de penser comme ça, moi ça m'a été utile, mais je sais pas pour vous, je sais pas pour nous. Vous allez me le dire j'imagine lol. Je sais jamais si ça sert à grand chose d'écrire. Il y a une blague que j'aime bien. C'est deux types en manif. L'un dit à l'autre : tu es là parce que tu as lu Karl Marx, ou tu liras Karl Marx en rentrant chez toi parce que tu es venu ?

texte écrit par cléa ciel - faites en ce que vous voulez.